

reuse qui pèse sur son cerveau ; et si l'initiative ne venait pas de lui, ses forces le trahiraient. J'ai souvent remarqué que l'âme qui s'élance spontanément vers un grand péril ou vers un grand travail, entraîne le corps et le soutient ; mais rien de plus dangereux que les énergies factices ou imposées ; il ne faut jamais donner à quelqu'un des conseils plus courageux que lui. Je me résume en deux mots, ajouta le docteur : faites, si vous pouvez, que votre fils veuille travailler, mais ne le faites pas travailler..." Ce conseil était d'accord avec tous mes principes d'éducation. Je pris donc le parti que je prends toujours dans les circonstances critiques, c'est-à-dire de confier à mon fils les rênes de lui-même, lui montrer le but, sans, sans lui dire : " Vas-y ; " susciter sa force d'action sans lui dire : " Agis ; " enfin, lui mettre l'âme en état de courage, comme on la mettrait en état de grâce.

J'entraî donc dans sa chambre ; il était couché les yeux fermés, la figure assez pâle, la tête affaissée sur son oreiller. Sa mère travaillait à son chevet ; je soumai légèrement pour l'avertir que j'étais là. Il ouvrit les yeux, et sa bonne et tendre figure s'éclaira en me voyant d'un sourire qui faillit m'ôter le courage.

" Que tiens-tu donc là ? Un journal ? me dit-il.

— Oui, un journal ! repris-je en me rafermissant, un journal où j'ai lu hier un trait admirable, que je te lirai certainement quand tu sera mieux.

— Lis-le-moi tout de suite, cela me fera oublier ma douleur de tête.

Ma femme, avec cet instinct qui n'appartient qu'aux mères, pressentit confusement, à mon attitude, à mon regard, à l'accent de ma voix, qu'il ne s'agissait pas là d'une simple lecture, et me jeta un long coup d'œil interrogateur. Je feignis de ne pas le voir, et je commençai :

" Il y a quelques jours, un médecin célèbre donnait une consultation dans son cabinet. Le malade semblait tout à la fois inquiet et irrité ; le médecin le rassurait et le gourmandait. — Ce qui m'exaspère dans ma maladie, s'écriait le patient, c'est bien moins la douleur qu'elle me cause, que l'obstacle qu'elle apporte à mes occupations. Je lui pardonne de me faire souffrir, mais je ne lui pardonne pas de m'arrêter. — Pourquoi vous arrêtez-vous ? reprit le docteur d'une voix calme. — Pourquoi ? pour quoi ?... Parce que je suis très-malade. — Je suis plus malade que vous, répondit le médecin, car je suis atteint mortellement, et je serai mort avant un mois. Cela ne m'empêche pas de faire mon métier, et de vous donner une consultation. Hé bien ! imitez-moi ; reprenez vos occupations. Vous n'en mourrez pas huit jours plus tôt, et vous aurez fait ce que vous devez ! "

" C'est admirable ! s'écria mon fils, dont la tête s'était relevée, mais ce médecin était-il réellement mourant ?

— Son convoi a eu lieu hier ! "

Mon fils resta atterré de tant d'énergie. Je repris :

" Ce qui me touche peut-être le plus dans ce trait de courage, c'est qu'il n'est pas aussi exceptionnel que tu pourrais le croire. L'histoire abonde en actes héroïques, en travaux sublimes accomplis au milieu de la douleur. Pascal a trouvé une de ses plus belles lois mathématiques dans l'accès d'une rage de dents de deux jours. Rousseau a écrit un de ses livres parmi les tortures de la néphrétique. Molière vint expirer sur le théâtre pour assurer à ses camarades une recette de plus. Richelieu poursuivait son travail de premier ministre au milieu de perpétuels vomissements de sang. Le maréchal de Saxe a gagné la bataille de Fontenoy, en litière, et tout en roulant dans sa bouche une balle de plomb pour apaiser la soif brûlante qui le dévorait."

A mesure que je parlais, mon fils se redressait dans son lit, la vie reparaisait dans ses yeux, et la crainte éclatait dans ceux de sa mère.

" Continue, père ! continue ! "

Je continuai :

" Ne sais-tu pas le trait de cet amiral anglais dont un boulet venait d'emporter les deux jambes ?

— Non ! que fit-il ?

— Il fit plonger son corps, je devrais dire son tronc, dans un tonneau plein de son pour arrêter l'hémorragie, et continua de commander jusqu'à ce qu'il mourût. Lord Chatam, dans un moment de crise politique, parait à la Chambre des lords enveloppé dans sa robe de chambre de malade, prononce son plus beau discours et meurt à la dernière phrase. Charles-Quint, rongé de goutte, n'en continuait pas moins sa carrière de conquérant, et l'on montre à l'Arménia de Madrid, à côté de son armure et du harnais de son cheval de bataille, sa litière de combat. Le grand Frédéric, chargé de travail et accablé de maladies, disait en se mettant à l'ouvrage : Il ne s'agit pas que je vive, mais que je fasse mon métier de roi.

— Le beau mot ! s'écria mon fils, dont la physionomie reprenait peu à peu toute sa vivacité ordinaire.

— J'en sais d'autres qui le valent bien, répliquai-je avec plus d'énergie, et m'animant moi-même à mon émotion... Montluc, enfermé dans Sienna qu'il défendait contre les Impériaux, tombe gravement malade. Les habitants découragés par sa maladie et épuisés par les fatigues du siège, parlent de se rendre. Montluc l'apprend, il sort de son lit de moribond, il s'habille, au milieu de décembre, d'un brillant habit de gala, prend un verre de vin de Chypre, doit il boit la moitié tandis qu'avec le reste il enlumine sa figure blémie par la maladie, puis il parait tout à coup au milieu des Siennois en s'écriant : " Le vieux Montluc est mort ! Mais je vous en amène un tout jeune, tout vif et qui vous conduira contre l'ennemi à la plus rude sortie que vous ayez jamais vue... " Ce qu'il fit !

— Encore !... encore !... me dit mon fils.

— La biographie des hommes de guerre pourrait me fournir plus d'un nouvel exemple d'énergie au milieu de la souffrance, mais je ne veux pas que tu croies qu'ils aient seuls le privilège de ces victoires contre la maladie. Le pape Grégoire le Grand gouverne l'Eglise pendant plusieurs années, de son lit de douleur. Saint Vincent de Paul, épuisé, paralysé, se faisait porter mourant près des malades, et soignait ceux qu'il devait précéder dans la mort. N'a-t-on pas vu au xvme siècle, Vauvenargues, phthisique et accablé à trente ans des infirmités de la vieillesse, poursuivre à travers toutes les tortures et toutes les défaillances son métier de penseur ? De nos jours, notre plus illustre historien, Augustin Thierry, n'a-t-il pas accompli son œuvre admirable au milieu des ténèbres de la cécité et des douleurs de la paralysie ? Mais pourquoi aller chercher si loin et si haut d'éclatants modèles ? Chaque jour n'est-il pas témoin de luttes avec la douleur, de triomphes remportés sur la douleur, mille fois plus admirables que ces illustres héroïsmes, car elles n'ont ni la gloire pour récompense, ni la louange pour but, ni la passion pour soutien, et elles s'accomplissent obscurément, silencieusement, froidement pour ainsi dire, sous la simple et austère loi du devoir. Que fait tout le peuple des travailleurs ? que font ces mineurs qui s'enfoncent dans l'atmosphère infecte des houillères ? que font ces femmes qui portent à l'usine leurs corps épuisés par l'allaitement ? que font ces enfants qui se fatiguent hâves et lymphatiques au travail de la manufacture ? Ils travaillent malgré la douleur ! Ils gagnent leur pain ou celui de leur famille au milieu de la douleur ! Si l'on supprimait de la vie ce qui se fait au milieu de la douleur et en dépit d'elle, on en supprimerait la moitié la plus utile, peut-être la plus belle ! et